

LA VILLEMARQUÉ. *Sa vie et ses œuvres* ⁽¹⁾. Edition revue et augmentée. Paris. Ed. Champion, 1926, in-8° de 215 pages, avec un portrait.

Ce livre, écrit et publié d'abord — en 1908 — pour un cercle restreint de parents et d'amis, n'était connu que d'un petit nombre de privilégiés. Il faut se féliciter qu'une seconde édition, amplifiée, quelque peu corrigée, s'en trouve enfin mise en vente. Voilà, pour aider au jugement définitif, des éléments très considérables.

C'est une « défense », comme on disait jadis. Quoi de plus légitime ? L'auteur du *Barzaz-Breiz*, après avoir été exalté, a été si furieusement, voire si indécemment malmené, qu'une « défense » n'était pas superflue. Elle est adroitement comprise, sereine, courtoise; qualités des mieux venues en un débat où, de l'autre bord, il se déploya tant d'acharnement. On a regret, par exemple, à constater qu'un Le Braz, intéressé au premier chef à ne pas laisser honnir l'imagination, n'ait posé les armes qu'en 1913. Ce n'est qu'aux fêtes de Le Gonidec, à Plougonvelin, qu'évoquant avec chaleur les origines de la renaissance celtique, il prononçait les paroles réparatrices : « Le *brezonnec* chanta. Il chanta de telle sorte que, moins d'une année après le trépas de son résurrecteur, l'Europe entière émerveillée faisait silence pour l'entendre, suspendue aux accents du *Barzaz-Breiz* comme jadis aux accords des bardes gallois ». La paix est faite. L'heure a sonné de l'histoire impartiale.

La Villemarqué, sa vie, son œuvre. Comment, en effet, se flatter de porter sur l'œuvre de La Villemarqué un jugement fondé et juste si l'on s'est dispensé d'apprendre à connaître son caractère et sa vie ? Quand le *Barzaz-Breiz* vit le jour, en 1839, ce fut une explosion d'enthousiasme. George Sand écrivait : « *Le Tribut de Noménoé* est plus grand que *l'Iliade*, plus complet, plus beau, plus parfait qu'aucun chef-d'œuvre sorti de l'esprit humain ». L'heureux breton, en 1857, âgé alors de quarante-deux ans seulement, se trouva porté sans intrigues à l'Académie des inscriptions. N'avait-il pas révélé

(1) Ouvrage anonyme. La petite note de la page 211 nous autorise à dire que c'est l'œuvre d'un fils, M. Pierre de La Villemarqué. L'indication de *l'Essai de bibliographie...* de D. Bernard rendait inutile une bibliographie détaillée. Notons toutefois que M. Bernard a oublié un article d'Anatole Le Braz (*L'origine d'une gwerz bretonne*) perdu dans les *Mélanges d'Arbois de Jubainville*.

dans sa clarté primitive la source jaillissante d'une merveilleuse poésie ? Cependant les objections commençaient à se produire ; il devenait évident que ces beaux poèmes n'avaient pu être recueillis tels quels, qu'aucun ne pouvait remonter certainement au moyen âge, que des noms de personnages historiques illustres avaient à tort pris la place de noms quelconques. Des érudits plus sagaces que justes se plurent à insister sur les invraisemblances. Ils criaient à la supercherie ; il y eut de plus gros mots... Et pourtant l'auteur en cause était le plus honnête des écrivains, du reste parfaitement sain d'esprit. C'étaient là des faits, dont il convenait de tenir compte. La présente biographie, qui les indique en toute simplicité, fait aimer cet homme au noble cœur, qui endura les plus vifs assauts avec une absolue charité chrétienne.

Dans la partie critique la tâche était délicate. Personne encore n'a procédé à une étude complète et détaillée du *Barzaz-Breiz*. On a démontré que la langue était partout remaniée, que telle pièce amplifiait très largement la donnée populaire ⁽¹⁾. Il n'en reste pas moins, à tout prendre, que ces poèmes ont bien été non *inventés*, mais *recueillis*. Les sujets, l'inspiration générale, l'allure, la composition des récits viennent du peuple. La mère de La Villemarqué avait, avant son fils, immédiatement au sortir de la Révolution, écouté les chanteurs du pays de Pont-Aven ; elle prenait des notes. Nous en possédons la preuve irrécusable dans une liste, dressée par elle-même, où elle indique, avec les titres des chansons, les noms et les villages des chanteurs ; liste qui est devenue tout simplement la table des matières de la première édition du *Barzaz-Breiz* ⁽²⁾. Le « barde de Nizon » s'était mis à battre le pays pour reprendre, compléter, mettre au point l'œuvre maternelle. « La seule licence » qu'il s'estimât permise, fut, selon ses propres termes, « de substituer à certaines expressions vicieuses, à certaines strophes moins poétiques de cette version, les stances, les vers ou les mots correspondants des autres leçons ». Comment procéda-t-il ?

(1) M. J. Loth a prouvé, d'autre part, que, dans aucun des chants dits anciens, il ne se trouve trace de la métrique du moyen breton.

(2) *Lez-Breiz* figure dans cette liste, mais « donné par je ne sais qui » ; la *Prédiction de Gutclan* (Gwenchlan) aussi, chantée par « Anaïc Le Breton, Kerigasul-Nizon » ; de même « *Héloïse* par Perrine Michelot, Trémalo-Nizon ». Les *Séries* y sont indiquées sous le titre *Les Grenouilles, les Vespres des* « père Michelot, Trémalo-Nizon ».

Que l'on compare ses notes manuscrites, publiées — à trop petite dose — pour quelques pièces, avec le texte fixé. La « licence », certes, est grande. Le procédé ne serait pas précisément à recommander à de jeunes érudits. Le poète qu'il y eut toujours en La Villemarqué ne se résignait à aucune platitude d'expression ; sa délicatesse de sentiments répugnait à conserver des traits de mœurs brutales. Emporté par son inspiration personnelle, il découvrit trop d'« expressions vicieuses », de « strophes moins poétiques ». Persuadé que l'origine des chansons *devait* être ancienne, que les événements célébrés *devaient* avoir été de grands événements, il demandait à l'histoire les noms, les temps, les faits qui, à son estime, *devaient* avoir été les noms, les temps, les faits originels. Le cas est-il pendable ? Affaire à chacun d'en décider. Après bientôt un siècle écoulé d'érudition exigeante et de philologie très exacte, qui ne se sentirait porté à l'indulgence ? Qui, venant de relire *Lez Breiz* et *La Tour d'Armor*, ne se surprendrait à se dire : « O l'heureuse faute » ? N'est-ce pas qu'en 1927 les plus acharnés adversaires de La Villemarqué font un peu l'effet de pédants de collègue ? Leur sévérité impitoyable ressemble au zèle indiscret de néophytes encore mal affermis dans leur foi.

La première édition du *Barzaz-Breiz* est de 1839. Souvenons-nous de la date pour parler du livre. Il a été élaboré en pleine fournaise romantique. Le guide de l'auteur — il l'a écrit — ce fut Walter Scott ! L'École des Chartes, dont La Villemarqué suivit les cours en amateur très peu assidu, vivait d'une vie encore incertaine. En matière de traditions populaires l'engouement était extrême et les initiateurs sérieux manquaient ; les fantaisies mytho-métaphysiques des frères Grimm s'imposaient d'autant plus dangereusement qu'elles s'accordaient aux aspirations vagues du siècle⁽¹⁾. Quant à la philologie celtique, elle restait à naître. Des observations pratiques, sans prétention, d'un Dom Le Pelletier et d'un Grégoire de Rostrenen, on était tombé aux généreuses balivernes du premier grenadier de la République. Alors qu'il s'imaginait très sincèrement, modestement, ne pas outrepasser

(1) On sait que le coup mortel leur a été porté par M. Bédier dans ses *Légendes épiques*. Voir surtout t. III, p. 201-224. — Souvestre, en 1836, dans ses *Derniers Bretons*, faisait remonter « quelques-uns des gwerz au XIII^e siècle et même au delà ». Parmi les dangereux maîtres de La Villemarqué, n'oublions pas non plus le chevalier, ou — si l'on veut — la chevalière de Fréminville, docteur ès celtomanie pseudo-historique; 1820-1840, c'est sa pleine floraison.

les droits d'un érudit, La Villemarqué, reforgeant, remodelant sa matière, faisait l'œuvre d'un créateur. Donnons au mot tout son sens. Il ne créait pas seulement de la beauté nouvelle. Il créait un mouvement de curiosité féconde; il rendait à la Bretagne son antique prestige de maîtresse du rêve; dans le domaine de la science pure il ouvrait la carrière à ceux-là mêmes qui, formés à des méthodes plus sûres, devaient, les ingrats ! se retourner contre lui. La vérité, en définitive, il semble que ce soit le plus célèbre des celtisants français qui l'ait dite. D'Arbois de Jubainville écrivait à La Villemarqué en 1890 : « Je vous reconnâtrai toujours comme l'homme qui, en France, a le plus contribué à relever les études longtemps discréditées auxquelles je me consacre ». Cela ne nous rappelle-t-il pas l'hommage emprunté de Dante, qu'Augustin Thierry rendait au romancier des Martyrs : *Tu duca, tu signore...?*

En retraçant la vie de l'illustre Breton, son biographe le replace avec raison parmi tous ceux de ses grands contemporains qu'il fréquenta. Autour de La Villemarqué, nous apercevons ou même nous rencontrons Chateaubriand, Lamartine, Souvestre, Brizeux, Thierry, Sainte-Beuve, Ozanam; nous pénétrons dans les salons les plus en vue, chez M^{me} Récamier, chez M^{me} Swetchine. Par là ce livre prend une importance qui dépasse de beaucoup l'attente, d'autant plus que les textes utilisés — ils sont nombreux — sont en général reproduits intégralement ⁽¹⁾. Pour la connaissance du mouvement littéraire en France sous le régime de Juillet, il le faudra lire; est-il nécessaire d'ajouter de quel prix il est pour la Bretagne ?

Sachons-en gré à la famille de l'auteur du *Barzaz-Breiz*. Qui connaît aujourd'hui les poèmes de ce Macpherson, auquel on l'a comparé ? ⁽²⁾ Cependant, le *Barzaz-Breiz* demeure en vogue. Il en était encore donné une édition en 1923; ce ne sera pas la dernière. La Bretagne, à bon droit, unit dans

(1) A signaler trois lettres inédites de Sainte-Beuve, dont une, de 1837, bien curieuse pour l'histoire de son séjour à Lausanne, lors de son cours sur Port-Royal, et une de 1847, où il déclare : « J'aime toujours la poésie au fond, même quand j'ai l'air de faire toute autre chose; c'est mon premier et mon dernier amour ».

(2) Voir à ce sujet G. Lejean, *La poésie populaire en Bretagne*, dans la *Revue celtique*, t. II, 1873-1875, p. 44 à 70, surtout 46 et 47, et aussi, dans la même *Revue* (t. XXI, 1900, p. 258-266), sous la rubrique *périodiques*, l'article de d'Arbois.

un même reconnaissant amour ses vieux chanteurs paysans, disparus à jamais, et celui qui, sous une noble forme, nous a conservé ce qu'il y avait dans leur inspiration de plus délicat et de plus touchant. Après avoir évoqué en commençant le souvenir, qui s'assoupit, de malentendus et de vilaines batailles, relisons en terminant *Les Breiz* et *La Tour d'Armor* :

« *J'ai vu, seigneur, au loin sur la mer, une barque, et dans cette barque, une femme avec son enfant, son enfant nouveau né, suspendu à son sein blanc, comme une colombe au bord d'une conque marine.*

» *Elle baisait et rebaisait son petit dos nu, et lui chantait d'une voix si douce : — Dors, dors, mon petit enfant; dors donc, mon pauvre petit ».*

« *Deuz he geinik noaz a boke, — boke —*

» *Ha d'ezha ker kaer a gane :*

» — *Toutouik-lulla, va mabik;*

» *Toutouik-lalla 'ta, paourik ».*

H. WAQUET.
